

APPEL A LA POPULATION.

Il est obligatoire pour tous les bons citoyens d'employer tous les moyens que Dieu a mis entre leurs mains pour empêcher la fièvre jaune de devenir épidémique et pour diminuer les risques futurs d'infection.

C'est un fait absolument établi que la maladie n'est transmise d'une personne à l'autre que par le moustique seul. La pose d'écrans en toiles métalliques et le pétrole répandu empêcheront l'éclosion de nouvelles générations de moustiques, mais les moustiques nés avant ces mesures sont toujours en quantité innombrable dans notre ville, et ils peuvent, à l'heure présente, devenir aussi dangereux que des serpents à sonnettes.

Pour se débarrasser de ces moustiques il suffit de la fumigation au soufre. Pour être efficace cette fumigation doit être faite d'une façon organisée et concertée d'avance entre tous les citoyens et chefs de maisons de la ville à un jour et à un moment donnés.

Si toute chambre et tout endroit clos dans les limites de la Nouvelle-Orléans sont fumigés le même jour et à la même heure avec du soufre, et pendant deux heures, les moustiques seront détruits et l'agent de propagation de la fièvre jaune aura disparu, de sorte qu'une semaine après cette fumigation générale de la ville entière, le tableau des nouveaux cas ira quotidiennement en diminuant.

C'est pourquoi nous faisons appel à tous ceux qui tiennent des maisons, aux propriétaires de pensions et d'hôtels, à tous les négociants et fabricants, à toutes les personnes occupant des endroits clos de quelque nature que ce soit, de s'assurer que

Aujourd'hui, dimanche à 10 heures, a. m.

Toutes les chambres et tous les endroits clos sous leur contrôle soient fumigés au moins pendant deux heures avec du soufre, conformément aux instructions du service des hôpitaux de la marine qui seront publiées.

BEVERLY WARNER, Surintendant général.

Si le tarif américain avait été remanié comme le réclamaient et ne consentiront pas de le réviser les démocrates, l'Union Américaine ne verrait pas aujourd'hui une partie importante de son commerce extérieur menacé par l'Allemagne.

TABLEAUX COMPARATIFS.

Nous publions ci-après quatre tableaux qui indiquent quelle a été la marche de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans au cours des épidémies de 1858, 1878, 1897 et 1905.

EPIDEMIE DE 1858.

Table showing mortality data for the 1858 epidemic, including dates from July to November and corresponding death counts.

EPIDEMIE DE 1878.

Table showing mortality data for the 1878 epidemic, including dates from July to September and corresponding death counts.

Table with columns: Nouv. cas, Total, Décès, Total. Data for the 1905 epidemic from July to August.

EPIDEMIE DE 1905.

Table with columns: Nouv. cas, Total, Décès, Total. Data for the 1905 epidemic from July to August.

EPIDEMIE DE 1897.

Table with columns: Nouv. cas, Total, Décès, Total. Data for the 1897 epidemic from July to October.

L'origine de la maladie de l'archevêque Chapelle.

Nous publions textuellement ci-dessous les explications que le Dr Félix Larue croit devoir donner au public au sujet de la maladie à laquelle a succombé l'archevêque Chapelle.

SORTONS NUS LES JOURS DE PLUIE.

A Austin, capitale du Texas, un grand nombre de guérisons sont, paraît-il, actuellement obtenues par le bain de pluie.

WEST END.

La vogue de West End continue, et malgré les annus de l'heure présente on s'y amusera ce soir.

BASE BALL.

Memphis 2; New Orleans 1.

Le dévouement des Sœurs de Charité Italiennes.

L'épidémie de fièvre jaune que nous traversons, pour n'être que la plus cruelle qui ait affligé Nouvelle-Orléans, n'en est pas moins navrante, et déjà elle a un peu partout la désolation; c'est elle qui fait des orphelins, car la maladie jusqu'ici s'est attaquée plutôt aux adultes.

C'est dans les rangs de la colonie italienne que la mort a été la plus fauchée; c'est là que bien d'infortunés, bien des misères ont été découvertes. Mais disons l'éloge de notre population, et d'Italiens surtout, qui partout où s'avantait pouvoir être utiles, pouvaient apporter des secours, vite ils s'y rendaient.

Il n'est pas de jour qu'on ne voie de pieuses femmes, les Sœurs missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus, traverser le quartier de notre ville communément appelé "Quartier infecté" allant dans les humbles demeures de leurs nationaux, apporter ceux-ci des soins et des consolations.

Que de fois n'ont-elles pas servi d'interprètes aux officiers, de santé ayant quelque fonction, rempli et se heurtant à des malades récalcitrants ou comprenant peu les recommandations qui leur étaient faites.

Mais l'œuvre vraiment belle de ces saintes créatures, est celle laquelle elles se livrent à l'égard des orphelins: elles recueillent ceux-ci, et les entourent de soins les plus tendres.

L'Ordre entretient dans le moment trois maisons: une à Long Beach, une autre rue St-Philippe et la troisième au fond de l'avenue de l'Esplanade, non loin de Bayou St-Jean. En juin dernier elles envoyaient leurs petits protégés passer les mois chauds dans leur demeure à Long Beach; et quand éclata la fièvre jaune prévoyant qu'elles pourraient rendre des services en ville, elles y allèrent les quelques enfants qu'elles avaient gardés auprès d'elles, dans une maison que leur a donnée le grand philanthrope, le Capt. Pizatti, et mirent leur maison de la rue St-Philippe à la disposition des familles italiennes que le fléau privait d'un toit.

Il y a aujourd'hui dix enfants dans cette dernière maison que la fièvre jaune a laissés sans parents, et nombre de grandes personnes privées de ressources.

Les bonnes sœurs ne sont pas fortunées, et pour poursuivre leur œuvre, elles comptent sur la générosité du public.

Notre population répond toujours promptement aux appels de ce genre: elle a le cœur tendre et la main secourable. Elle fera parvenir aux bonnes sœurs, nous n'en doutons pas, des secours sous toutes formes: argent, aliments, vêtements.

La gloire humaine, a-t-on dit, ne va guère chercher ces humbles Filles de la Charité, qui mettent leur à s'effacer; sous la blanche cornette ou la voile noire qui les abrite, chacune d'elles n'est plus qu'une "Sœur", son nom, sa personnalité disparaissant; de quels rangs de la société est-elle sortie? a-t-elle renoncé à l'opulence ou n'a-t-elle fait que changer de pauvreté? nul ne le sait; les malheureux au service de qui elle s'est vouée la connaissent sous un nom de religion qui n'est pas le sien. Tous ceux qui ont une âme élevée saluent en elle la servante de Dieu et des pauvres et s'inclinent avec respect.

—Et moi de la banque, à deux pas de Marseille.

—Anesi je me disais bien que nous devions être du même côté.

Marius devint tout à fait gracieux.

—Voulez-vous que je vous offre un verre de quelque chose, avant de regagner Passy?

—Ah! vous êtes à Passy.

—Oui, chez un original qui a une maison pour lui tout seul et qui ne l'habite que par moments.

—Les trois quarts du temps il vadrouille, je crois, dans Paris.

—Que fait-il?

—Je ne sais pas. Des affaires? —Quelles affaires?

—Puisque je vous dis que je ne sais pas. Il y en a de toutes sortes. Commerce, courses, courtages, comme à Marseille... et d'autres que je ne connais pas.

Le commissionnaire observa: —Un beau quartier, Passy. Je le connais; je connais tout Paris sur le bout de mon petit doigt.

J'irais d'un bout à l'autre les yeux bandés, mon cher.

—Passy ne vaut pas le faubourg Saint-Germain. C'est là que je voudrais être engagé dans un hôtel comme celui que je viens de voir.

Il désignait du doigt la grande porte qui s'était refermée sur le comte de Rouvres.

—Je vous crois, fit en riant le commissionnaire, vous n'êtes pas dégoûté... l'hôtel de Brévanne.

—Rien que ça.

La soirée à dimanche prochain.

TEMPERATURE

Table showing temperature readings for Du 19 août 1905, including Fahrenheit and Centigrade scales.

SOMMAIRE.

La paix. Sans "Flirt". La désirable beauté. Souvenirs de Voyage. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche, (Suite). Mondanité, chiffon. L'actualité, etc., etc.

TARIF ALLEMAND.

Le nouveau tarif douanier adopté par le Reichstag et qui doit entrer en vigueur le 1er mars prochain, tarif qui sert de base aux traités déjà conclus par l'Empire allemand avec plusieurs pays, n'est pas sans causer quelque inquiétude dans les Etats-Unis.

C'est un fait que dans aucun des traités entre les Etats-Unis et l'Allemagne ne se trouve cette clause tant recherchée par toutes les puissances, de sorte que très probablement l'intention des hommes d'Etat allemands est d'imposer des tarifs généraux aux Etats-Unis. Or, l'Allemagne est une des plus importantes, sinon la plus importante, clientes de l'Union Américaine, et l'imposition du maximum de droits pourrait mettre en danger un trafic qui s'élève à un montant dont il faut tenir compte.

On n'est pas sans le comprendre dans les cercles gouvernementaux américains, et malgré l'aversion manifeste de l'administration pour le principe de réciprocité et l'attitude hostile de plusieurs leaders du Congrès, il serait possible qu'on tentât d'écarter le danger en remaniant le tarif Dingley, en ne faisant, naturellement, que le moins possible de concessions.

C'est d'autant plus remarquable qu'en haut lieu on est formellement opposé à tout changement.

C'est que la situation que va créer la mise en vigueur du nouveau tarif allemand inquiète tous les économistes américains, même les partisans les plus zélés de la protectionnisme à outrance. Il suffit d'ailleurs pour donner une idée de l'importance de la question, de citer les chiffres des exportations américaines en Allemagne. De 1891 à 1905 la valeur totale des produits et marchandises exportés des Etats-Unis en Allemagne s'est élevée de 96 millions à 225 millions de dollars, soit de 134 pour cent.

Elle lui montra une table et ce qu'il demandait: —Tenez, là. —Il assent. —A la hâte il traça quelques lignes.

"Pour le cas où la mort m'enlèverait le moment où j'y penserais le moins, je donne et lègue à Térésina Belloni, demeurant à Passy avec Marietta Renzi et à Margarita Léone, domestique à leur service, les sommes suivantes: —A Térésina Belloni cent mille francs et Margarita Léone quarante mille francs, à la condition de servir Marietta Renzi jusqu'à son dernier soupir et de l'entourer des soins les plus dévoués et les plus assidus.

"Fait à Passy, au domicile de Marietta Renzi, le trois septembre mil huit cent quatre-vingt-deux.

"Comte Xavier de Rouvres."

Il donna le papier à la Milanaise en lui disant: —Tiens, garde-le avec soin. Quoi qu'il arrive, tu es à l'abri du besoin et tu pourras te retirer dans ton pays, pour oublier l'affreux cauchemar de cette fin inglorieuse.

—Hélas! Et elle regarda la villa. Le cocher du comte revenait avec sa voiture pour prendre son maître occupé avec le docteur Florentin et lui parlant à voix basse.

Une idée passa subitement dans la cervelle du jeune Marsellais.

Il voulait savoir, connaître ce personnage, riche à n'en pas douter, qui venait visiter en équipage la belle brune, malade certainement, folle peut-être.

Car autrement pourquoi l'édouard si étroitement gardée? Après tout rien ne pouvait le retenir.

Il était seul. Pas de maître. Le mystérieux habitant de sa maison ne revenait sans doute pas avant la nuit, s'il rentrait.

Il passa à la hâte un costume de cycliste de profession, collette courte, veston et petit chapeau, sortit sa bicyclette et se disposa à faire une course dans un train distingué.

Les deux chevaux de la victoria, si rapides qu'ils pouvaient être, ne le ralentirent pas en route.

Lui, un de Marseille! Bagaasse! Il y perdrait plutôt son nom de Marius.

Cette femme si jeune et si belle enfermée dans une chambre grillée comme la cage d'un fauve de ménagerie, ce médecin, nouveau dans le quartier, et qui venait d'être nommé, les deux Italiennes qui servaient de domestiques à la malade, et enfin ce gentleman riche sans aucun doute qui venait la voir en voiture de maître avec un paire de chevaux qui devaient valoir des sommes folles, c'était curieux comme un drame de la Porte-Saint-Martin.

Et Marius s'excitait, se montait la tête et se sentait intéressé comme un spectateur sensible, aux scènes palpitantes qui précédaient le dénouement.

Enfin le comte après un entretien qui n'en finissait pas, quitta le médecin à la porte de sa maison de santé et revint à sa voiture arrêtée de nouveau à la grille de la villa de l'Italienne.

Marius le vit distinctement essuyer son front mouillé de sueur regarder longuement la façade de la villa en essayant d'y apercevoir une dernière fois celle qu'il quittait le désespoir dans l'âme.

Elle parut en effet à la fenêtre, soutenue par sa fidèle Térésina tout en larmes.

Le comte eut un sourire navré, porta sa main à ses lèvres, monta en voiture et dit à son imposant cocher: —Vite à l'hôtel!

Le visage de la folle n'avait en lui une contraction ni un sourire.

Elle n'avait pas fait un mouvement.

Marius vit la fenêtre se refermer et rapidement il esourcha sa bicyclette.

Déjà la victoria disparaissait au tournant de l'avenue Ingres, un de ces noms qui donnent un cachet artistique à ce quartier éminemment bourgeois.

Marius avait du jarret. Il ne tarda pas à la rejoindre. Le gros cocher du comte aimait les larges voies.

Il gagna la chaussée de la Muetra, la rue de la Pompe, l'avenue Henri-Martin, et de là il descendit d'un train d'enfer à la rue de Varennes.

Il allait être dix heures et demie, lorsqu'il eut d'une voix encore devant la loge du grand concierge de son hôtel: —Porte!

Les deux lourds battants s'écartèrent aussitôt comme s'ils eussent été animés et Marius qui n'avait pas quitté la victoria d'une semelle arriva assez à temps pour voir au fond de la cour d'honneur le perron grandiose d'une résidence vraiment seigneuriale qui ne ressemblait guère à la petite maison de Passy occupée par le sieur Samuel Bach, son mystérieux patron.

Assurément, c'était un opulent propriétaire qui demeurait là.

Et cet opulent propriétaire, c'était le personnage, grand et maigre, à l'air hautain et dur, au visage féroce, qu'il avait vu en conversation avec le docteur Florentin et qui venait de rentrer en maître chez lui.

Mais son nom? Il n'était pas difficile de l'apprendre.

Un commissionnaire stationnait à quelques pas de là, attendait la clientèle qui se faisait rare.

Un peu plus loin un débit de vins était ouvert à l'angle d'une rue.

Marius n'avait pas la langue dans sa poche.

—Té, mon brave, dit-il au commissionnaire, il fait chaud ce matin.

—Oui, jeune homme. —Je suis de Marseille et je crois qu'on y est plus au frais que dans ce gredin de Paris. On ouit. Aussi il n'y a plus d'habitants dans ce quartier. Les affaires ne vont pas?

—Non.

—Je suis venu de Passy pour voir un de mes amis qui m'écrivait pour une bonne place.

Personne... Tout le monde est à la campagne, aux bains de mer ou aux eaux.

—Eh oui. Avant un mois il ne faut pas compter sur le retour des gens qui ont de l'argent pour se promener.

Le commissionnaire prononça "gensees" en faisant sonner toutes les lettres.

—Est-ce que nous ne serions pas du même pays? demanda Marius, vous avez l'accent.